

P A U L

L'ODEUR QUE DÉGAGE un cadavre humain va bien au-delà de la pestilence. Il y a dans cette exhalaison quelque chose d'inacceptable. La promesse de notre propre mort à venir.

Paul avait été confronté à cette odeur pour la première fois à l'âge de seize ans. C'était durant l'été 2003, et il gagnait son argent de poche en travaillant pour l'entreprise familiale de pompes funèbres. Tout le mois de juillet, il avait assisté les maîtres de cérémonie et accompagné les convois. Puis, un matin particulièrement chaud de début août, son père lui avait demandé s'il se sentait prêt à être de garde de levée de corps. Chaque week-end, un binôme était d'astreinte afin de répondre aux appels de la police à toute heure du jour et de la nuit. Il fallait ramasser les personnes décédées sur la voie publique, ou de façon suspecte, pour les transporter jusqu'à la morgue ou au funérarium. Paul avait tout de suite compris que son père cherchait à le tester. Même s'ils n'en avaient jamais parlé, ce dernier espérait que son fils reprendrait les rênes de l'entreprise qui avait déjà survécu à deux générations. Accepter cette première garde, c'était montrer un réel intérêt pour le métier en se confrontant à ce qu'il pouvait avoir de plus rebutant. Paul avait à peine réfléchi avant de dire oui. Il n'avait jamais envisagé d'emprunter un autre chemin que celui qui s'offrait à lui depuis sa naissance. C'était une étape qu'il devait franchir, inévitable.

Le samedi suivant, peu après 18 heures, Harry, un employé d'une quarantaine d'années surnommé « buffet froid » parce qu'il avait tenu un restaurant avant d'être croque-mort, était passé chercher Paul en fourgon blanc banalisé. Ils avaient reçu un appel de la police judiciaire qui, comme le stipulait le règlement, leur laissait moins d'une heure pour se rendre dans une résidence HLM du 19^e arrondissement. Le corps d'un homme avait été retrouvé dans un local technique. Aucun détail ne leur avait été donné hormis ce conseil : n'oubliez pas vos bottes. Tous deux savaient ce que cela signifiait, même si ce n'était que de façon théorique pour Paul. Pendant le trajet, Harry avait parlé cuisine, comme il le faisait souvent. Il était en pleine préparation d'un gaspacho quand son téléphone avait sonné. Sa femme avait pris la suite, il avait hâte de rentrer. Paul, lui, n'avait rien osé faire de sa journée. Il était resté en attente, nerveux, à guetter la moindre alerte émanant de son portable. En écoutant Harry, il s'était demandé s'il parviendrait un jour à un tel niveau de décontraction en étant consigné.

Harry s'était garé à côté d'un car de police-secours, en bas d'un immeuble de sept étages typique des années 1970. Un grand bâtiment monolithique, troué de fenêtres n'ouvrant sur aucun horizon. Son jumeau de béton lui faisait face. Harry avait sorti la civière du fourgon et Paul s'était chargé du sac à dos contenant les tenues de protection. Ils étaient arrivés dans le hall, dont la porte vitrée était maintenue ouverte. Une dizaine de personnes, des résidents curieux de savoir ce qu'il se passait, formaient un groupe,

et deux policiers en uniforme avaient salué Harry. Ce dernier avait fait les présentations, en précisant que c'était une première levée pour Paul. Les deux brigadiers n'avaient pas commenté, se contentant de désigner l'ascenseur en indiquant que « ça » se passait au sous-sol. Harry avait soulevé le brancard de son chariot et l'avait plié pour pouvoir l'emmener dans la cabine. Les portes s'étaient refermées et déjà, durant la descente, la puanteur avait été décelable, flottant autour d'eux comme la mort elle-même. Elle les avait pris à la gorge dès qu'ils étaient sortis et Harry, après avoir posé la civière sur le sol en béton brut, s'était emparé du sac à dos pour en extraire les masques antiodeurs. Il en avait passé un à Paul, qui s'était empressé de recouvrir son nez et sa bouche, constatant avec soulagement que l'air était de nouveau respirable. Puis ils s'étaient équipés : combinaisons étanches, surchaussures et gants. Guidés par les voix qui leur parvenaient, ils avaient longé une rangée de portes orange cadénassées et étaient arrivés devant un local exigu, rempli de balais, de produits d'entretiens poussiéreux, de sacs plastique et de bouteilles de vin vides. Dans un coin, ce qui ressemblait à un tas de vêtements était en réalité un homme, mort depuis plusieurs semaines. Trois semaines, selon le médecin légiste qui se tenait sur le seuil en compagnie de l'officier de police judiciaire. La dépouille était celle d'un SDF, qui avait trouvé refuge dans ce réduit que personne n'avait ouvert depuis des années. Il y avait certainement passé ses nuits, à l'abri des violences de la rue. La mort était vraisemblablement naturelle, mais il fallait transporter le corps à la morgue pour tenter de l'identifier. L'odeur avait alerté les habitants de l'immeuble. Ils avaient d'abord pensé à un animal crevé, sans doute un chat, puis la présence de mouches et d'insectes rampants dans les caves les avait incités à réclamer le passage d'une entreprise de désinsectisation. C'était l'employé de cette société qui avait trouvé le cadavre.

La vermine craquait sous les pas de Paul qui s'approchait de la dépouille. Lorsqu'il fallut soulever ce qu'il restait du corps et le glisser dans la housse hermétique posée sur la civière, Paul avait vu le visage de l'homme, bien différent des masques recomposés par les thanatopracteurs qui travaillaient pour son père. C'était une masse noire, boursouflée, un amas de chair en proie à l'anéantissement. Le vrai visage de la mort. Paul n'avait pas détourné les yeux. À aucun moment il n'avait eu un geste de recul. Ce qu'il avait vu ne l'avait pas dégoûté ni effrayé. Un être humain était décédé, il devait accomplir certaines tâches, suivre la procédure... Le protocole se voulait simple et rassurant. La sensation d'apaisement, qu'il avait ressentie dès le premier jour de travail chez son père, s'était définitivement installée en lui lors de cette levée de corps. Et même quand, des années plus tard, il avait organisé les obsèques de sa mère, son chagrin avait été adouci par la conviction d'être enfin utile à cette femme dont il avait observé les souffrances durant des mois sans pouvoir rien y faire. La vie était bien plus compliquée que la mort, qui réclamait de sa part toujours les mêmes rituels, respectueux et solennels, qu'il maîtrisait parfaitement.

Cependant, cela faisait maintenant dix ans qu'il était salarié dans l'entreprise familiale et certaines levées de corps, à l'instar de celle du SDF du 19^e, laissaient en lui une profonde tristesse qui perdurait une fois sa mission accomplie. Il s'agissait de celles qui concernaient les « oubliés », ces personnes dont on retrouvait le corps, souvent à leur domicile, des semaines, des mois, voire des années après leur trépas. Il y en avait eu beaucoup, durant cet été 2003 lors duquel Paul avait débuté. La canicule avait été meurtrière, révélant bien des solitudes à travers ces défunts qu'on avait laissés pourrir derrière leurs portes. Il s'y était habitué, et du reste son contrat comportait une clause de confidentialité très stricte : il lui était formellement interdit d'évoquer les levées de corps une fois rentré chez lui. Mais lorsqu'il revenait d'avoir transporté à la morgue l'un de ces individus dont personne n'avait remarqué l'absence, il ne pouvait s'empêcher d'en dire quelques mots à sa femme. Peut-être essayait-il inconsciemment de réparer quelque chose. Parler de ces « oubliés », c'était comme repeupler des existences désertées.

Qu'allait-il raconter à Aurélie, lorsqu'il rentrerait d'ici une heure ou deux ? Il venait d'arriver dans une chambre de bonne, au sixième et dernier étage d'un immeuble bourgeois du 9^e arrondissement, rue Richer. Un désordre invraisemblable régnait dans cette pièce d'une dizaine de mètres carrés. Des papiers, des photographies, des bouteilles d'alcool vides ou à moitié bues, des magazines étaient éparpillés sur le sol et recouvraient presque entièrement un lit défait dont les draps étaient sales et froissés. Sur une petite table

ronde, un cendrier débordait de cendres et de mégots de cigarettes. Un ciel blanc d'hiver projetait une lumière pâle sur ce chaos, à travers une petite fenêtre sans rideaux dont les carreaux étaient constellés de taches laissées par d'anciennes pluies. Il y avait une cabine de douche et un lavabo minuscules dans un coin, un bloc cuisine encastré dans un placard laissé ouvert, une armoire, une chaise, une télévision... Il y avait le cadavre d'une femme allongée sur le ventre, par terre, et son cortège de vermines.

Le lieutenant de police judiciaire salua Paul et le médecin légiste lui tendit le certificat médical de décès, sésame nécessaire à l'enlèvement de la dépouille. Il mentionnait la date estimée de la mort, le 3 décembre 2014. Sûrement un mensonge. La date à laquelle cette femme avait quitté le monde des vivants resterait à jamais inconnue. Le décès remontant à plus de deux mois, une autopsie à l'Institut médico-légal était nécessaire pour en déterminer la cause. L'état de décomposition avancé empêchait de tirer la moindre conclusion, même si tout laissait à penser qu'il s'agissait d'une mort naturelle. Paul et son acolyte, un jeune stagiaire récemment recruté, posèrent leur civière à côté de la défunte et, lentement, la retournèrent sur le dos. Le vrai visage de la mort, cette fois-ci, était violacé avec deux trous sombres à la place des yeux. L'attention de Paul fut attirée par les vêtements : un ensemble tailleur jupe d'un bleu délavé qui avait dû être chic, même si à présent il était grouillant d'insectes et imprégné de substances organiques nauséabondes. Une tenue élégante, qui ne cadrait absolument pas avec le décor. Paul remarqua aussi les gestes mal assurés du stagiaire et perçut son malaise, même s'il ne pouvait distinguer clairement l'expression de son visage sous le masque de protection. Ils soulevèrent puis déposèrent doucement le corps sur la civière, remontèrent la fermeture Éclair de la housse. Paul demanda à son équipier si ça allait, et ce dernier hocha la tête. Ils sortirent de la chambre et durent descendre un étage à pied pour pouvoir accéder à l'ascenseur qui ne montait pas plus haut qu'au cinquième. Il fallut sangler le corps au brancard et mettre le tout à la verticale, légèrement en oblique, afin de tenir à trois dans la cage exigüe. La dépouille était calée entre les deux hommes qui gardèrent le silence, la tête en arrière pour éviter tout contact avec la housse plastifiée, jusqu'au rez-de-chaussée.

Dans la cour de l'immeuble, ils placèrent la civière sur le chariot laissé là à leur arrivée et Paul le poussa jusqu'au fourgon. Un peu plus loin, près d'une voiture de police, un brigadier était aux prises avec deux habitants de l'immeuble qui le questionnaient avec insistance. Ils se turent en voyant approcher les hommes des pompes funèbres. Paul était habitué à provoquer ce type de réactions. La mort, cette grande tragédienne, réussissait toujours ses entrées. Le brancard et le corps une fois dans le véhicule, Paul et son acolyte se débarrassèrent de leurs tenues de protection.

– J'ai failli vomir, enragea le stagiaire avant de s'éloigner pour allumer une cigarette.

Paul était sur le point de le rappeler à l'ordre, désireux de prendre le chemin de la morgue au plus vite, mais il se ravisa et lui accorda ce moment de solitude. Il s'apprêtait à monter dans le fourgon lorsqu'il vit le lieutenant sortir de l'immeuble et marcher dans sa direction, une cigarette à la bouche lui aussi. Paul avait souvent travaillé avec lui, et il appréciait le respect qu'il l'avait toujours vu témoigner aux morts comme aux vivants. Le lieutenant jeta un coup d'œil au stagiaire, demanda à Paul si tout allait bien. Celui-ci répondit par l'affirmative et le lieutenant mit un temps avant de reprendre la parole, les yeux fixés sur le véhicule des pompes funèbres :

– Je ne sais pas comment on arrive à supporter ça.

C'était la première fois que Paul l'entendait émettre une opinion aussi personnelle et il en fut surpris, ne sachant quoi dire. Le lieutenant poursuivit :

– Cette femme a été une actrice, il y a longtemps. Quelqu'un de connu...

Leur attention fut détournée par le stagiaire qui ouvrait la portière côté conducteur pour se mettre au volant. Le lieutenant lâcha sa cigarette à moitié consumée, l'écrasa du pied, fit un signe de la main à Paul et reprit le chemin de l'immeuble.

Durant le trajet jusqu'à l'Institut médico-légal, Paul repensa à ce que lui avait dit le lieutenant et il lut le nom sur le certificat de décès : Liliane Garcia. Il avait beau chercher, cela ne lui évoquait strictement rien. Peut-être était-il trop jeune... Il regarderait sur Google. L'attitude de l'officier de police, son affliction à l'évocation de la défunte continuaient d'occuper son esprit. Était-ce l'idée de cette femme, au centre de toutes les attentions hier et abandonnée de tous aujourd'hui, qui avait rendu cette levée de corps si particulière pour lui ? Sa célébrité rendait-elle sa déchéance plus vertigineuse, plus effrayante également ? Si cela arrivait à quelqu'un comme elle, alors personne n'était à l'abri d'une telle fin.

Pour Paul, cela ne faisait aucune différence. Il ressentait la même peine chaque fois qu'il transportait un « oublié » à l'arrière du fourgon. Et il ne s'estimait pas à l'abri de ces trajectoires accidentées dont le dénouement témoignait de la violence ou de la désolation. Avait-il peur de la mort ? Aurélie lui avait posé la question, lorsqu'ils s'étaient rencontrés et qu'il lui avait parlé pour la première fois de son métier. « Oui, avait-il répondu, comme tout le monde », même si son travail lui donnait le sentiment rassérénant de la maîtriser et, peut-être, de l'amadouer. Son père lui avait toujours dit que les employés des pompes funèbres avaient une espérance de vie supérieure à la moyenne. Il y croyait. Si l'on osait regarder la grande faucheuse en face, elle ne pouvait pas vous prendre en traître.

Ils arrivèrent en vue du bâtiment de brique de l'Institut médico-légal, qui longeait le quai de la Rapée. Après avoir déposé le corps dans l'une des chambres frigorifiques, ils reconduiraient le fourgon sur le parking de l'entreprise, vérifieraient le matériel, puis chacun reprendrait sa voiture personnelle et le cours de sa vie, jusqu'à l'appel suivant. On était samedi, en début d'après-midi, il y avait du monde dans les rues, mais les abords de la morgue échappaient à l'agitation. Paul sentit une odeur de décomposition, légère mais dérangeante. Il se tourna vers le stagiaire qui ne semblait rien remarquer, les mâchoires serrées et son attention focalisée sur la route. Ce n'était pas la première fois que cela arrivait, et pourtant c'était impossible. Leurs équipements les protégeaient de tout contact physique direct avec les corps, la housse était hermétique et il y avait une séparation entre l'habitacle et l'arrière du véhicule. Parfois, l'odeur persistait alors que Paul était rentré chez lui, mais cela ne gênait pas Aurélie, qui ne lui faisait jamais de réflexion. La douche qu'il prenait en arrivant n'y changeait rien, l'odeur finissait par disparaître d'elle-même, au bout d'une heure ou deux... Cette puanteur était-elle réelle ? *Je ne sais pas comment on arrive à supporter ça...* La phrase du lieutenant lui revint en tête alors que le fourgon pénétrait dans la cour de l'Institut.



Catherine Locandro, *Pour que rien ne s'efface*

208 pages | 18 € | ISBN 978-2-35087-389-3

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2017 | www.heloisedormesson.com